

L' Abeille.

7me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

7me Année.

VOI. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 10 MARS 1859.

No. 12.

HYMNE A LA PATRIE.

Le doux bruissement d'une feuille qui tombe ;
Les accents que module une blanche colombe ;
Les échos du vallon ;
Les suaves parfums d'une fraîche corolle ;
Et le souffle embaumé du Zéphyr qui s'envole,
Sont moins doux que ton nom.

Le murmure enivrant du ruisseau qui s'écoule ;
Du pêcheur mollement balancé par la houle,
La joyeuse chanson ;
Du troupeau cheminant la clochette argentine ;
Les refrains du berger sur la colline,
Sont moins doux que ton nom.

Les accents du ramier : la voix de philomèle ;
Eole gémissant dans l'antique tournelle,
Aux crénaux du donjon ;
La plainte qui soupire une jeune captive ;
Et l'haleine du soir qui caresse la rive,
Sont moins doux que ton nom.

Les gais sons de l'airain que la brise balance ;
Le bruit que fait sur l'eau, en frappant en cadence,
Le flexible aviron ;
Le chant doux et plaintif du Cygne solitaire ;
L'écho mystérieux du Sacré Sanctuaire,
Sont moins doux que ton nom.

L. H. F.

SPARTACUS ET SES COMPAGNONS.

Spartacus, fameux gladiateur, était enfermé à Capoue avec d'autres esclaves, destinés, comme lui, à s'entreégorger dans l'amphithéâtre pour amuser le peuple Romain. Secouru par Crépus et Oromachus, il força sa prison et réunit bientôt (l'an 70 avant J. C.) un grand nombre d'esclaves fugitifs avec lesquels il défait successivement les Préteurs Glaber, Valérius et Lentulus, et le Consul Cassius. Enfin, vaincu par Licinius Crassus, il périt en se défendant jusqu'à la dernière extrémité, après avoir fait trembler tout l'Empire Romain.

Le morceau suivant nous le représente exhortant ses compagnons de prison à faire des efforts pour se soustraire au sort cruel qui les attendait dans l'arène.

Les premières lueurs du jour ont pénétré dans ces sombres réduits où languissent des infortunés qu'on va dévouer à la mort pour amuser le peuple. La mort !... pour eux elle s'avance hideuse et terrible ! Ils s'aiment, le malheur les a réunis frères, et cependant ce jour même, on va les conduire dans l'arène, on les opposera l'un à l'autre, ils devront s'entreégorger !... C'était leur dernière nuit ; et cependant ils n'ont pu en jouir ; ils n'ont pu goûter pour la dernière fois les douceurs du sommeil ; l'insomnie, la cruelle insomnie a veillé à leur chevet, et comme pour commencer leur supplice, elle semblait dire à chacun :

"Tu vas mourir, et de la main de ton frère."

Spartacus se leve, promène ses regards sur ses compagnons sur qui la mort semble avoir déjà attaché son empreinte : il semble touché à cette vue, quelques larmes s'échappent de ses yeux ; puis s'adressant à ces malheureux : "Compagnons, dit-il, le jour se lève. Dans quelques heures on viendra ouvrir les portes de notre prison, mais ce sera pour nous jeter dans une arène, pour que nous combattons l'un contre l'autre, ou pour que nous disputions quelques moments de vie qu'on nous accorde, à ces bêtes qu'on a tirées des bois pour réjouir le peuple et dévorer des hommes !... Compagnons, à l'approche de ce moment, vous éprouvez comme moi ces émotions, ces angoisses terribles qui précèdent toujours le moment de la mort ; et quelle mort que la nôtre ! Qu'on nous précipite du haut de la roche Tarpeienne ; que le couteau de l'assassin se plonge dans nos cœurs en en retirant la vie ; qu'on nous enlève de flèches ; que la bêche du licteur fasse voler au loin nos têtes ; que le bâcher s'apprête ; que les flammes consomment nos corps tout palpitants... — tout plutôt que la mort qu'on nous prépare ! Quoi ! entrer dans une arène, être forcé d'attaquer un compagnon, un ami, un frère ; et recevoir des coups, lui en porter ; succomber sous lui ou enfoncer l'épée dans son sein, la retirer toute sanglante !... Quoi ! affronter des bêtes furieuses et affamées, être forcé de les attaquer pour mieux aiguiser leur fureur, lutter avec elles, et que dis-je ? voir leurs dents meurtrières arracher lambeau par lambeau nos chairs palpitantes, succomber enfin sous de si terribles ennemis, et voir, dans un dernier regard de mourant, un peuple frénétique applaudir et demander d'autres victimes !...

Votre imagination vous a déjà représenté ce tableau pendant votre affreuse agonie, lorsque l'insomnie veillait auprès de vous, et vos émotions sont les miennes. Comme moi vous avez maudit le jour qui vous vit naître, vous avez jeté un regard languissant vers votre patrie, votre famille ; puis, après ce dernier adieu, vous avez appelé toutes les malédictions du ciel sur ce

peuple de monstres qui oublie que vous êtes des hommes, sur ces monstres cruels, plus cruels encore que les bêtes qui vont exercer sur nous leur rage !

Qu'ai-je dit ? on oublie que vous êtes des hommes ! Je me trompe ; on ne l'a jamais oublié ; c'est parce qu'on le sait qu'on tire de leurs repaires les bêtes les plus féroces, et qu'on nous expose à leur fureur : c'est parce qu'on le sait qu'on nous fait combattre les uns contre les autres, qu'on se rejouit du spectacle de la lutte, de nos efforts, de notre fin ! On préfère voir des hommes s'entreégorger ; ce sont des hommes qu'on jette aux bêtes pour pâture... Et quand un de nous sort vainqueur de la lutte, c'est pour la recommencer bientôt, et rejoindre tôt ou tard ses malheureux compagnons !

Jamais, amis, les gladiateurs n'ont échappé à la rage de leurs bourreaux ; le destin sera-t-il moins cruel pour nous, si nous faisons des efforts ? — Votre désespoir répond que non. Compagnons, n'écoutez pas seulement votre désespoir ; il est un autre conseiller plus digne de vous inspirer ; c'est la considération de ce que vous êtes. Tout plutôt qu'une telle mort ; dites-vous. Eh bien ! je dis, moi : Prenons une résolution héroïque, brisons nos fers avant que la main de notre gardien vienne nous en délivrer pour nous conduire dans l'arène, sortons de ces cachots, immolons ceux qui veillent à nos portes, puis prenons les armes contre nos bourreaux ! Si nous succombons dans l'entreprise, nous ne mourrons pas en gladiateurs, nous mourrons en hommes, en soldats !... O la douce mort !

Mais vos regards me répondent encore que vous désespérez... Compagnons, écoutez-moi. Rien n'est impossible aux victimes lorsqu'elles combattent contre leurs bourreaux. Il est des dieux qui les assistent. Déjà, vous le dirai-je ? ce secours céleste a commencé à se montrer pour nous. Un de nos gardiens, plus humain que les autres, s'est ému à la vue de nos infortunés ; je lui ai parlé, nous nous sommes entendus, compris. Il doit venir bientôt ; il nous aidera à briser nos fers, nous fournira des armes, nous ouvrira les portes de cette